

ARNON GRUNBERG

L'OISEAU  
EST MALADE

roman traduit du néerlandais  
par Anita Concas

**BABEL**

*pour Marianne*

## I

“L’Oiseau est malade.” C’est le matin. Il est encore tôt, mais l’atmosphère est déjà étouffante dans l’appartement où la chaleur s’est accumulée depuis plusieurs semaines, quand Christian Beck est réveillé par ces paroles. Sa femme est couchée près de lui dans la chemise de nuit blanche qu’elle portait déjà à l’âge de douze ans.

Beck est sur le qui-vive bien qu’il ne sache pas de quel côté viendra le danger. Il a le sommeil léger, et sa femme n’a pas eu de mal à le réveiller, un murmure a suffi, le mot “malade”. Beck sait que la mort frappe de préférence là où on ne l’attend pas ; pour la déjouer, il a décidé de l’attendre en tout lieu et à tout moment. Une partie de lui est morte, il attend que le reste suive, pour que l’égalité soit rétablie ou, ce qui est aussi possible, évidemment, que la partie morte reprenne vie comme un bras paralysé qui se remettrait tout à coup à bouger. Il ne désespère pas, il ne saurait pas comment s’y prendre. S’il y a en lui quelque chose d’insensé, ce ne peut être que son espoir, c’est pourquoi il a décidé de le refouler : trop d’espoir est un danger pour la vie. Mais, évidemment, cet espoir n’a pas, pour autant, disparu. La même chose se produit chez une mère dont le fils a disparu et qui, aux questions du journaliste, répond : “Ecrivez que je pense qu’il vit, écrivez que je sais qu’il vit.”

Beck sait qu’il vit. Il se dresse sur son séant, il se souvient vaguement d’avoir rêvé du bureau de

traducteurs où il travaille. Cela lui arrive souvent. Le mot “malade” est resté dans sa tête. Malade, c’est un mot qui ressemble à un coup frappé à la porte, un coup qu’il attendait depuis des mois, et il est étonné qu’on ne vienne l’arrêter que maintenant. Il prend un ton insouciant. “Vous en avez mis du temps, messieurs !”

Il voit de l’angoisse sur le visage de sa femme, elle appuie son nez contre le sien ; il connaît très bien ce visage, mieux que le sien propre – combien de fois n’a-t-il pas observé, ou plutôt “étudié” ce visage ? Il connaît aussi sa chemise de nuit, ses cheveux. Comme souvent, à cette heure de la journée, un peu de crème de nuit est resté collé sur l’aile de son nez, mais l’angoisse est quelque chose de nouveau. L’angoisse déforme son visage.

Christian Beck traduit en allemand des modes d’emploi anglais, des modes d’emploi d’aspirateurs, de voitures, d’imprimantes, de photocopieuses, de patinettes électriques. On l’estime car il est précis dans son travail et aimable avec ses collègues. Ils sont six, y compris la coordinatrice, à travailler dans ce bureau.

De temps à autre, un des traducteurs dit : “C’est mon anniversaire, il y a un gâteau à la cuisine.” Entre deux modes d’emploi, Beck se rend dans la kitchenette, coupe un morceau de gâteau, même si, au fond, il n’en a pas envie, et présente ensuite ses vœux au collègue dont c’est l’anniversaire. En règle générale, il prend aussi la peine de poser quelques questions personnelles, inoffensives. Et quand vient le jour de son propre anniversaire, il déclare : “C’est mon anniversaire, j’ai mis un gâteau à la cuisine.”

Il y a beaucoup de mouvement de personnel dans ce bureau : la plupart des traducteurs ne restent pas plus d’un an, un an et demi au maximum ; pour eux, traduire des modes d’emploi est une gare de transit. Beck y travaille depuis dix ans. On lui a

proposé le poste de coordinateur, mais il aurait dû alors faire de plus longues journées de travail, prendre de plus grandes responsabilités, compensées, il est vrai, par un salaire plus élevé. Il a gentiment décliné la proposition.

Tous les traducteurs ont été priés de remplir un formulaire spécifiant qu'ils étaient civilement responsables d'accidents dus à une mauvaise traduction, mais la précision de Beck n'a rien à voir avec ce formulaire. Il pense que les gens ont droit à un mode d'emploi fiable pour les appareils qu'ils ont achetés. S'il s'aperçoit qu'un nouveau collègue bâcle son travail, il lui dit : "Prends ton temps, nous sommes payés à l'heure, pas au mot."

Personne ne remarque qu'il ne parle jamais de lui, et ce silence ne lui donne pas la réputation d'être mystérieux ou secret, car il est ce qu'il prétend être : un homme heureux, qui se contente de peu. Comme le tennis ou le billard, se contenter de peu demande de l'exercice. Il s'est exercé pendant longtemps et il a fini par y arriver. Sans avoir eu recours à Dieu, à la méditation ou à une tisane spéciale. Ce genre d'expédients est, selon lui, bon pour les tricheurs. Il ne triche pas, il veut affronter le précipice sans filet.

De rares fois, après le travail, il va boire une bière avec des collègues. Il est moins sérieux qu'on ne le croirait quand on le voit penché sur son travail. Il est surtout insignifiant, mais dans son cas, c'est un choix. Une certaine dose d'insignifiance est une des conditions du bonheur.

Beck regarde le visage de sa femme, ses sourcils foncés, sa peau – c'est un homme qui aime la peau, ses taches, son grain, ses pellicules, ses poils indésirables, mais aussi sa douceur, sa chaleur, sa sueur, les pores qui se dilatent sous la chaleur. Puis sa main cherche à tâtons ses lunettes sur le petit bureau, près du lit, comme s'il ne voyait pas assez de détails, comme s'il voulait en voir plus. Il sent sa femme, il sent son déodorant qui a une odeur assez forte ;

certains jours d'extrême chaleur, cette odeur lui est même un peu insupportable mais il n'en dit jamais rien. Cela n'a pas de sens de dire tout ce qu'on pense, on risque de susciter des opinions qui auraient mieux fait de ne pas naître. Des disputes qui dégénèrent, un mot en appelant un autre, quelqu'un saisit une fourchette ou un tournevis, et pourquoi, je vous le demande ? Il n'y a rien à gagner.

Les heures de travail du bureau sont agréables : de douze à dix-sept heures. Mais Beck sort souvent de chez lui dès neuf heures trente. Sa femme fait de la recherche et, depuis quelques années, elle travaille chez elle. Il ne veut pas la déranger. Il se promène, il lit un peu dans une bibliothèque publique ou, par beau temps, dans un parc. Au début, elle avait un bureau à l'université, mais on y faisait trop de bruit ; il y avait dans son département trop de gens qu'elle détestait. Des femmes jacassantes, superficielles, ça pouvait encore aller, mais celles-ci n'arrêtaient pas de se plaindre ! C'est pourquoi elle avait décidé de terminer sa recherche chez elle.

Sa recherche porte sur l'acquisition du langage chez les animaux. Ils en parlent rarement ensemble. Et ils ne parlent pas non plus de modes d'emploi. Ils ont d'autres sujets de conversation. Le travail, ce n'est pas quelque chose qu'ils partagent, ils partagent leurs odeurs, leur passé, leur lit, leur solitude, cette dernière peut-être plus que le reste. La solitude se partage en silence, elle demande une certaine résignation, dans le sens où ils savent que leur isolement ne doit pas subir de plus grande brèche que ces quelques lézardes, qu'ils ont atteint les limites de ce qu'on appelle "rencontre", l'autre ne sera jamais plus proche. Une plus grande proximité est illusoire, et, à la limite, elle devient dangereuse.

Les gens espèrent souvent, à tort, que leur ami(e), leur amant(e) mettra fin à leur solitude. Beck et sa femme n'espèrent rien de tel ; en fait, ils attendent très peu l'un de l'autre, c'est encore une de ces choses qu'ils partagent. Ce que Beck cherche chez

une femme, c'est l'émotion, mais il l'a compris assez tard. Pas de jouissance, pas d'amour apparent et exprimé avec effusion, pas d'affirmation – qu'est-ce qu'il y a à affirmer ? Lui-même ? Non, il ne cherche plus à s'affirmer et le mystère ne l'intéresse pas outre mesure. Ces choses-là sont agréables pour quelques instants, mais seule l'émotion est durable. Ce que Beck cherche, c'est peut-être l'innocence, et pas seulement chez la femme. C'est l'innocence qui l'émeut parfois, à tel point qu'il doit lutter contre ses larmes, mais personne ne s'aperçoit ni de sa lutte ni de ses larmes. De même que les opinions, une fois exprimées, vivent leur propre vie, de même, les émotions qu'on montre en public peuvent prendre des proportions nuisibles aux intéressés. L'amour est une question de pure discipline, comme le massacre et le travail en usine. Il ne consiste pas à céder à ses émotions mais justement à les combattre. Les gens qui ne sont pas capables de juguler leurs émotions sont des êtres imprévisibles et dangereux.

On pourrait dire de Christian Beck qu'il est un chasseur d'innocence, un collectionneur d'innocence, à la manière des collectionneurs de papillons. Il se nourrit de l'innocence d'autrui, sa mélancolie naît de la conscience que sa pâture est en voie de disparition et qu'il est coresponsable de ce processus.

Pendant qu'il regarde le visage angoissé de sa femme et qu'il prend délicatement entre ses mains sa tête trempée de sueur, il ne peut s'empêcher de penser qu'il l'a rendue malade. Comme il s'est rendu malade lui-même. Une maladie doit bien venir de quelque part, n'est-ce pas ? Les maladies sortent de lui, comme les vers sortent en rampant de dessous une pierre.

Depuis des années, en fait, depuis qu'ils se connaissent, Beck appelle sa femme "Oiseau" ou "Petit Oiseau". Elle a fini par prendre l'habitude de parler d'elle-même à la troisième personne. Surtout dans

les moments de plus grande tendresse et d'intimité. Elle dit par exemple : "L'Oiseau va acheter de l'eau." Une habitude qui émeut Beck autant que sa méticulosité dans le soin de ses affaires, au point qu'elle porte encore la chemise de nuit qu'elle avait à l'âge de douze ans. Elle jette rarement, elle répare à l'infini : chaussures, chemises, robes, draps, chaussettes, radios-réveils.

Pendant qu'il tient sa tête moite, il sait qu'il devrait demander : "Qu'est-ce qui ne va pas ?" Mais l'angoisse qui couvre le visage de sa femme comme une épaisse couche de fond de teint semble l'avoir contaminé, lui coupe le souffle, alourdit sa langue. Il peut seulement se dire : "Je l'ai rendue malade." Cette pensée ne l'étonne pas et l'inquiète encore moins. Il ne l'exprimera jamais, mais elle reste dans sa tête. Les reproches que l'on se fait, ce sont les souvenirs que l'on a en s'endormant et que l'on retrouve au réveil.

Sa tête n'a jamais été aussi humide. Elle a la tête ronde parce que, lui a-t-elle expliqué, elle a toujours dormi sur le ventre quand elle était bébé. De nos jours c'est interdit à cause de la mort subite du nourrisson. Elle dort encore sur le ventre, les bras à demi tendus comme si elle faisait des brasses et qu'elle était prise, en pleine nage, par des rêves profonds et réparateurs.

Il fait chaud dans l'appartement, voilà des années qu'ils parlent de faire installer la climatisation, mais tous les ans ils disent que les étés, dans cette partie de l'Europe, ne sont pas si chauds, que c'est de l'argent jeté par les fenêtres, qu'on peut très bien s'en passer. Et pourtant, tous les ans, il y a des jours, cet été même des semaines, où le rituel se renouvelle. Ils vont dans les magasins, prennent des mesures, et lorsque enfin ils décident : oui, ce coup-ci, nous allons acheter un climatiseur, la vague de chaleur est passée.

La veille, un journal à sensation avait écrit à la une : L'EUROPE SUCCOMBE SOUS LA CANICULE. Dans la kitchenette du bureau de traducteurs, il y a toujours



une pile de journaux à sensation pour que les traducteurs puissent se distraire quand ils font une pause.

Les lunettes sur le nez, Beck sourit à sa femme, mais elle ne répond pas à son sourire. Il regarde ses joues de hamster, son petit nez. Il essuie la crème de nuit qui, la veille, n'avait pas été bien étalée et il pense au cache-pot qu'il avait l'intention d'acheter aujourd'hui. Il l'avait inscrit sur sa liste, et il avait aussi écrit, pour être sûr de ne pas l'oublier : aller voir des appareils de climatisation. Ils finiraient peut-être par l'acheter cet été.

A quelques exceptions près, la recherche ne fait pas gagner d'argent, elle en coûte. Et bien que le bureau de traducteurs ne paie pas mal pour une activité, tout compte fait, assez simple, l'acquisition de certains appareils est sans cesse remise à plus tard. Ils vivent, ils revivent devrais-je dire, comme s'ils étaient encore étudiants. Il a rejeté l'idée qu'il doit y avoir du progrès dans la vie. L'idée qu'une chose doit progresser lui est devenue trop insupportable. Rien ne doit progresser, la recherche de sa femme à la rigueur, mais pour le reste, non, rien.

Sa collection d'innocence, elle, oui, elle progresse.

Le travail de Beck n'est pas important, celui de sa femme, en revanche, l'est. Sa recherche est un des nombreux objectifs qu'elle s'est proposés. Beck soutient ses projets. Ce à quoi il aspire est assez clair : il veut rendre sa femme heureuse. Un idéal tout à fait réalisable, semble-t-il. Le bonheur ne doit pas être si difficile à obtenir, en tout cas pas celui de l'autre !

Des années durant, il a essayé de se rendre heureux, mais c'était une voie sans issue. Celui qui essaie de se rendre heureux débouche sur une voie de garage rouillée ; poursuivre son propre bonheur équivaut à s'introduire en enfer.

Un jour, il y a environ dix ans, il a décidé de rendre sa femme heureuse, quitte à faire violence à

ses propres désirs et aspirations. D'ailleurs, ses aspirations lui semblaient de plus en plus ridicules, c'étaient des insectes, absurdes à force d'être insouvenissables, infatigables comme des fourmis, un fléau, voilà ce qu'avaient été ses aspirations. Il vit comme ça, Beck, comme un homme qui a survécu à un fléau, qui a vécu des jours, des semaines, des années dans un essaim d'abeilles : il en est resté un peu piqué, c'est sûr, mais il en est sorti relativement intact.

Au début, il éprouvait un malin plaisir à violer ses aspirations, mais le mot "viol" risque d'éveiller des interprétations erronées. Il ne violait pas ses propres aspirations, il les ignorait plutôt, il les reniait comme une mauvaise habitude.

C'était il y a environ dix ans. Il a de plus en plus de mal à se souvenir de sa vie antérieure, "son autre vie" comme il l'appelle, bien qu'il sache que c'est un mensonge – on ne peut pas bâtir un mur de Berlin entre soi et son passé. Mais le goût du fléau dans sa bouche est en train de disparaître et ça, ce n'est pas un mensonge.

A son bureau, les collègues lui demandent parfois de leur parler de son petit bonheur, avec la méfiance de ceux qui pensent que c'est une absurdité mais qui s'informent quand même, pour le cas où. La réponse de Beck est toujours la même : "Le grand bonheur n'existe pas, seule la douleur est grande, jamais le bonheur !" Puis il s'empresse de baisser les yeux sur ses modes d'emploi parce qu'il sait que sa réponse est trop facile, trop visiblement destinée à mettre fin à toute discussion. Il ne veut pas imposer son mode de vie aux autres, les autres ne sont pas passés par un fléau, ils ont un autre regard sur les choses de la vie courante, ils n'éprouvent pas le besoin de tenir le monde à distance, parce qu'ils n'ont pas senti la menace du monde. Il sait que les démons qui l'ont tenté rôdent encore, c'est pourquoi il ferme sa porte au monde, il veille sur son bonheur.